

# LOIN DE CORPUS CHRISTI

## Titre

LOIN DE CORPUS CHRISTI

## Auteur

CHRISTOPHE PELLET

## Langue d'origine

Français

## Date d'écriture

2006

## Genre

Epopée

## Création

Radiodiffusion par France Culture en 2004 dans une réalisation de Jean-Claude Zahnd.

Lecture lors du Festival « Le théâtre dans les étoiles » à Limoux (France) en 2006 dans une mise en espace de Jacques Lasalle.

## Distribution

6 hommes, 6 femmes

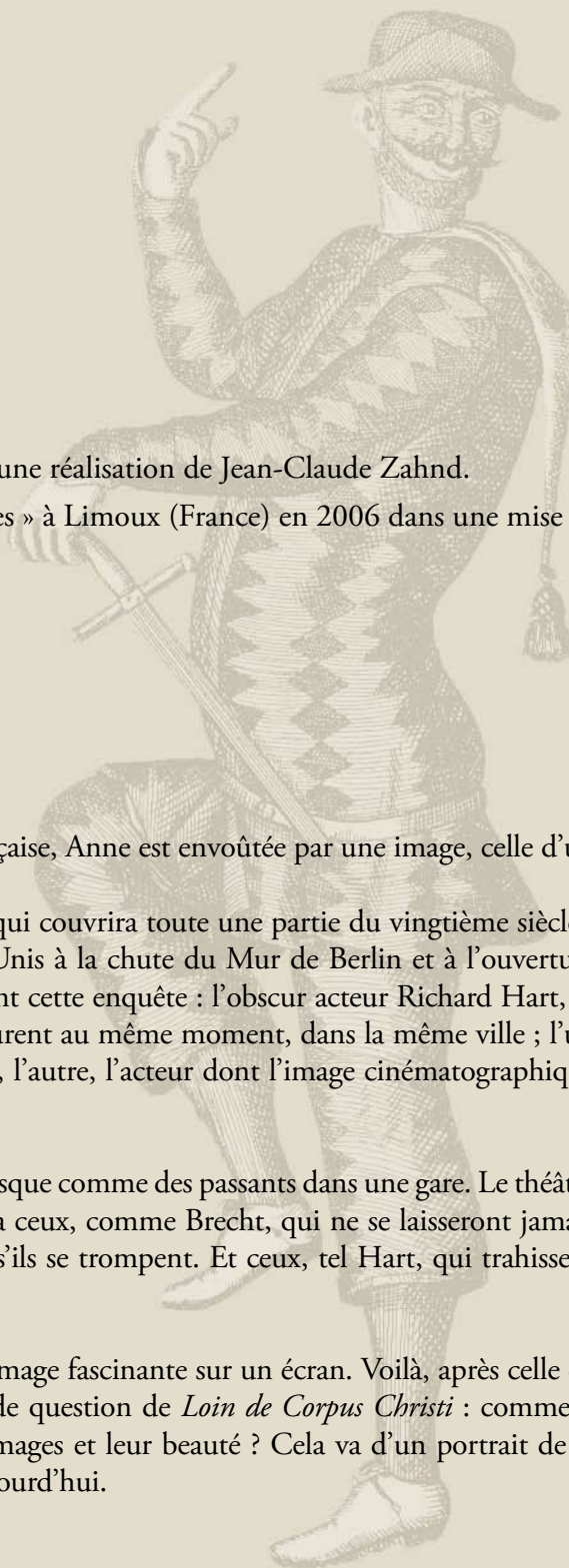
## Résumé

Au cours d'une projection à la Cinémathèque française, Anne est envoûtée par une image, celle d'un jeune acteur américain des années quarante.

Elle commence une enquête sur lui, une enquête qui couvrira toute une partie du vingtième siècle : de la chasse aux sorcières maccarthiste aux États-Unis à la chute du Mur de Berlin et à l'ouverture des archives de la STASI. Deux hommes parcourent cette enquête : l'obscur acteur Richard Hart, et le célèbre et engagé Bertolt Brecht. Tous deux vécurent au même moment, dans la même ville ; l'un traverse avec intensité la première moitié du siècle, l'autre, l'acteur dont l'image cinématographique nous a laissé les traces, se dissout en lui.

Les personnages se bousculent dans cette grande fresque comme des passants dans une gare. Le théâtre de l'histoire devient une salle des pas perdus. Il y a ceux, comme Brecht, qui ne se laisseront jamais manipuler, qui avancent droit devant eux, même s'ils se trompent. Et ceux, tel Hart, qui trahissent sans bien savoir pourquoi, agis par d'autres.

Mais Hart ne se réduit pas à cela. C'est aussi une image fascinante sur un écran. Voilà, après celle de la place de l'individu dans l'Histoire, l'autre grande question de *Loin de Corpus Christi* : comment expliquer la fascination qu'exercent sur nous les images et leur beauté ? Cela va d'un portrait de la Renaissance exposé au Louvre aux jeux vidéo d'aujourd'hui.  
(d'après L'Arche Editeur).



## Commentaire

Avec *Loin de Corpus Christi*, Christophe Pellet nous livre une fresque magnifique sur le pouvoir de l'image tout en nous faisant traverser le 20<sup>ème</sup> siècle - du maccarthisme ayant frappé Hollywood après la seconde guerre mondiale, à la chute du mur de Berlin de 1989, et à la médiathèque de Paris aujourd'hui.

Jouant habilement du mystère, de l'évocation, Christophe Pellet parle des ambiguïtés, des trahisons, et de la fascination des images et des sentiments qu'elles font naître. Ses personnages, chacun à la recherche d'un idéal – politique, littéraire ou amoureux, se retrouvent face à un miroir déformant, et toute volonté de vouloir en saisir le reflet conduit irrémédiablement à l'abandon et à la solitude.

A la rigueur de la construction narrative s'ajoute une langue poétique, retenue, presque pudique, qui endigue en son sein tout débordement, en permettant aux mots de se gorger de sens, d'allusions, d'illusions. Une écriture dense, serrée, qui s'écoule torrentueuse, dans le lit méandreux du long fleuve pas très tranquille que fut notre 20<sup>ème</sup> siècle.

## Extrait

Une salle de cinéma, Anne Wittgenstein :

Je me souviens du jour où je l'ai rencontré. C'était lors d'une projection à la cinémathèque française au creux de l'après-midi. Il y avait peu de monde dans la salle : quelques cinéphiles engourdis, spectateurs sans éclats de ce *Green Dolphin Street* tourné au cœur des années quarante par un cinéaste bien oublié depuis : Victor Saville.

Ce film, vous ne le connaissez pas, et il y a peu de chance pour que vous le découvriez un jour.

Elle se tait. On entend avec plus de netteté la bande-son du film.

Cet après-midi)là, je l'ai rencontré.

Sur l'écran, Lana Turner avait la beauté blonde classique et le visage un peu chargé des actrices de l'époque. Son partenaire m'était inconnu. Contrairement à Lara Turner, il paraissait intemporel : une vingtaine d'années, un visage effilé comme celui d'un renard, des traits anguleux, nimbés d'une paradoxale douceur accentuée par des cheveux clairs. Une grande fragilité aussi, comme si cet acteur eût été en verre, ou plus exactement, avait eu la transparence du verre.

*Bande-son*

Sur l'écran, cette transparence révélait une absence ; une absence captée comme à son insu par le chef opérateur. Cet acteur était là sans y être, ici et ailleurs en même temps et de nulle part tout aussi bien. En cet instant, je l'ai rencontré.

*Bande-son. La musique s'élève.*

Le générique de fin me révéla son nom : Richard Hart.

Richard Hart, tel était son nom.

*Apothéose finale de la musique, fin du générique. La lumière se fait dans la salle. Anne, proche de la quarantaine, reste assise dans son fauteuil. Son visage demeure figé sous la lumière crue, dans une sorte de songe éveillé.*

Les jours suivants la projection-les jours suivant cette rencontre-, je ne parvins pas pas à effacer de ma mémoire ce visage. Quelque chose d'indéfinissable surpassait sa seule beauté. Plus qu'un amant possible : un frère, ou pour la fille unique et la célibataire que j'étais, un frère et un amant tout en même temps. Et peut-être un enfants aussi, cet enfant que je n'aurais jamais.

## Publication (en français)

L'Arche

Mise à jour

23 septembre 2007

THEATRE DE LA  
PLAGE